

Nous ne savions pas que nous étions riches

Luc Magnenat

Volume 30, numéro 1, 2021

Psychanalyse hors cadre ? Première partie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083924ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083924ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Magnenat, L. (2021). Nous ne savions pas que nous étions riches. *Filigrane*, 30(1), 71–86. <https://doi.org/10.7202/1083924ar>

Résumé de l'article

La psychanalyse est experte dans la prise de conscience des conflits psychiques humains inconscients. Mais aujourd'hui le conflit décisif pour l'avenir de l'humanité, et donc pour la psychanalyse, se joue dans l'impensé de notre rapport à notre environnement. Nous savons que la pandémie du coronavirus est la première manifestation de la crise environnementale globalement perceptible par chacun, et nous savons que cette pandémie est favorisée par la perte de notre « tissu immunitaire » de biodiversité. Pourtant, nous nous révélons incapables d'abandonner l'illusion d'une croissance économique sans fin, c'est-à-dire incapables de renoncer à une destruction indéfinie de la biodiversité planétaire. Aux yeux de l'auteur, ce paradoxe constitue un symptôme psychique collectif qu'il explore par la clinique conflictuelle de deux réactions, psychotique et non psychotique, à l'impact des mesures de confinement-déconfinement sur le processus analytique.



Nous ne savions pas que nous étions riches

Luc Magnenat

Résumé: La psychanalyse est experte dans la prise de conscience des conflits psychiques humains inconscients. Mais aujourd'hui le conflit décisif pour l'avenir de l'humanité, et donc pour la psychanalyse, se joue dans l'impensé de notre rapport à notre environnement. Nous savons que la pandémie du coronavirus est la première manifestation de la crise environnementale globalement perceptible par chacun, et nous savons que cette pandémie est favorisée par la perte de notre «tissu immunitaire» de biodiversité. Pourtant, nous nous révélons incapables d'abandonner l'illusion d'une croissance économique sans fin, c'est-à-dire incapables de renoncer à une destruction indéfinie de la biodiversité planétaire. Aux yeux de l'auteur, ce paradoxe constitue un symptôme psychique collectif qu'il explore par la clinique conflictuelle de deux réactions, psychotique et non psychotique, à l'impact des mesures de confinement-déconfinement sur le processus analytique.

Mots clés: crise environnementale; perte de biodiversité; processus analytique; parties psychotique et non psychotique de la personnalité; Anthropocène.

Abstract: A major aim of psychoanalysis is to increase awareness of unconscious psychic conflicts. Today, however, the decisive conflict for the future of humanity, and thus for psychoanalysis, concerns unthought aspects of our relationship to the environment. The coronavirus pandemic is the first undeniable widespread manifestation of a global environmental crisis brought about by the loss of our planet's biodiversity, effectively, the loss of its "immune tissue." Despite this situation, we seem unable to abandon the illusion of endless economic growth, that is, unable to abandon the endless destruction of planetary biodiversity. To the author, this paradox constitutes a collective psychic symptom. He explores its impact by examining two conflicting reactions, psychotic and non-psychotic, to confinement and de-confinement measures during the analytic process.

Key words: environmental crisis; loss of biodiversity; analytical process; psychotic and non-psychotic parts of the personality; Anthropocene.

Prologue

Avec la pandémie du coronavirus, notre pratique psychanalytique a pour la première fois été profondément frappée par la crise environnementale, dont la pandémie n'est qu'une manifestation. Le retentissement

de cette épidémie et des mesures gouvernementales de confinement et de déconfinement sur le cadre analytique, sur le processus analytique et sur notre vie émotionnelle de psychanalystes, a été profond. Comme nombre de mes collègues et de mes analysants, je me suis parfois senti épuisé par le travail que cette crise sanitaire a exigé de moi, et ce *marasme* m'a interrogé. Rétrospectivement, à partir de ma clinique, je pense que ce marasme est en rapport avec le retentissement très différent, et par conséquent conflictuel, de cette pandémie sur les parties non psychotique et psychotique de notre personnalité (Bion, 1957a). La partie non psychotique de notre personnalité a pu vivre les modifications du cadre analytique et les pertes inhérentes à cette crise comme une source de croissance psychique, alors que la partie psychotique de notre personnalité me semble avoir été contrainte de traiter par l'évacuation dans le comportement, dans le passage à l'acte, des émotions et des informations qu'elle était incapable de perlaborer par une activité de pensée symbolisante. Je fais l'hypothèse que cette dualité de notre personnalité est également à l'œuvre dans notre appréhension ambivalente, voire « divalente », de la crise environnementale globale.

La pandémie nous a fait vivre un trouble de la pensée, un marasme dont ce travail tente d'esquisser la genèse. Étymologiquement, « marasme » provient du grec *marasmos* qui signifie « dessèchement ». Évoquant une perte d'élan vital, ce sentiment et ce mot ouvrent une clinique de la pulsion de mort marquée par la mise au silence et par la mise en absence des représentations et des mouvements libidinaux, et par leur remplacement par du blanchiment, de l'inertie, de la fatigue.

Les voies longues et les voies courtes de la biosphère

À la destructivité qui se déploie dans notre vie psychique font écho celle qui se déploie dans la culture et celle que notre culture exerce sur la nature. Comme on le sait, la crise sanitaire, humanitaire, politique et économique de l'épidémie du coronavirus est une crise écologique. Les sciences de l'environnement et de la santé publique nous apprennent que l'épidémie du coronavirus est une conséquence mondialisée de l'extinction de masse des espèces en cours. Il était totalement improbable qu'un virus qui était en novembre 2019 circonscrit dans une population de chauves-souris en Asie se retrouve quatre mois plus tard dans les populations humaines de l'ensemble de la planète. Deux facteurs paraissent avoir principalement contribué à sa dissémination : la perte de biodiversité et la mondialisation de l'économie (Morand, 2020).

La perte de biodiversité prive les agents pathogènes sauvages des *circuits longs* inhérents à une biodiversité *riche*. Avec leurs mosaïques d'espèces et d'habitats, les milieux riches en biodiversité sont plus résilients. Ils contribuent à réduire la transmission des zoonoses. Certes, les agents pathogènes y sont nombreux, mais ils circulent à bas bruit, localement, et ils sont répartis entre beaucoup d'espèces. Ils ne se propagent pas facilement d'un endroit à l'autre ni d'une espèce à l'autre. Ces pathogènes ne causent pas d'épidémies, car ils sont soumis à un effet de *dilution* dans une variété d'espèces qui constituent autant d'impasses potentielles à leur développement. Par contre, un effet d'*amplification* joue à plein si les écosystèmes s'appauvrissent, avec l'appoint décisif de la flambée contemporaine du transport globalisé de marchandises et de personnes dans la dissémination planétaire de nouveaux agents pathogènes. En perdant la richesse de la biodiversité de notre environnement, c'est une sorte de « tissu immunitaire » que nous perdons. Par conséquent, nous sommes collectivement engagés, depuis quelques décades, dans une « épidémie d'épidémies » : la grippe asiatique en 1957, celle de Hong Kong en 1970, le VIH en 1981, le SRAS en 2002, la grippe aviaire en 2004, la grippe porcine dès 2009, l'Ebola en 2013 et la COVID-19 en 2020 (Morand, 2020).

La crise du coronavirus apparaît comme une crise écologique que nous pourrions entendre comme un *signal d'alarme* annonçant une spirale de crises environnementales à venir. Cette crise écologique, conjointement à l'objectivation du réchauffement climatique, constitue l'une des premières manifestations d'une « réponse » de la biosphère à la crise environnementale anthropogène : biogéophysiquement, la biosphère commence de dire « non » à l'humanité. À mon sens, l'expérience de vie éprouvée durant cette crise anticipe ce que pourrait être la précarité d'une survie sur les ruines du capitalisme (Lowenhaupt Tsing, 2015; Lowenhaupt Tsing *et al.*, 2017) et dans une biosphère appauvrie, à laquelle notre mode de vie impose des changements trop rapides pour que les microorganismes, la flore et la faune qui déterminent la qualité écosystémique des sols, de l'air et de l'eau puissent s'y adapter (Callicott, 2013).

Les voies longues et les voies courtes du cadre analytique

Habituellement, travailler en cabinet et dans un cadre psychanalytique nous protège des stimuli extérieurs, mais c'est pour mieux libérer les stimuli intérieurs, pour mieux « lâcher les chiens », comme disait André Green : les chiens de l'amour et de la haine de transfert/contre-transfert, voire de

l'effondrement psychique. Notre tâche consiste alors à interpréter ces désirs (ou à permettre le développement d'un « lieu à soi¹ » et d'un « lieu en soi » où ils pourraient naître, en cas d'effondrement), et notre responsabilité est de ne pas céder à ces désirs. Lors du confinement, le basculement de notre pratique sur des séances par téléphone ou vidéoconférence a chamboulé cette pratique fondée sur la *présence corporelle*. J'ai eu le sentiment que les modifications que nous avons introduites dans notre cadre de travail ont suscité une intensification émotionnelle du transfert/contre-transfert analogue à celle qui est induite, habituellement, par la suspension des séances lors de nos longues vacances estivales. Dominique Scarfone (2020) a fait remarquer que cette intensification de la relation transféro -contre-transférentielle a pu être renforcée par le désinvestissement contraint (par les mesures de confinement) des activités habituelles de chacun, et par un repli de ces investissements libidinaux et agressifs sur les liens du transfert/contre-transfert, en exacerbant ceux-ci.

Conjointement, j'ai eu l'impression d'être partiellement privé de mes moyens habituels de comprendre ce transfert/contre-transfert, du fait de deux choses : le défaut de présence corporelle et l'irruption dans le processus analytique de ce que Janine Puget (1992) a décrit comme un « monde partagé » avec mes patients.

Le corps, medium de l'identification projective

La distance inhérente aux moyens de communication virtuels a installé une désincarnation de la rencontre analytique. Celle-ci m'a paru lourde de conséquences. Certes, la voix au téléphone pouvait être chargée d'émotions, cela n'enlevait toutefois rien à mon sentiment d'un manque de présence corporelle qui a nui à l'activité de mon radar contre-transférentiel. Certes, j'ai pu détecter des fantasmes inconscients à partir des associations libres de mes analysants confinés, mais j'ai souvent douté de bien capter la vérité émotionnelle de nos séances téléphoniques et d'être à son unisson.

Je propose une hypothèse : le confinement porte atteinte à notre second mode de communication, au-delà ou en deçà de la pensée verbale, à savoir la communication par identification projective, voire adhésive. L'identification projective s'appuie sur une rhétorique *corporelle* de l'analysant qui, par sa mimique, sa gestuelle et sa voix, « danse » inconsciemment ses fantasmes émotionnellement investis, en une rhétorique qui « touche » le psychanalyste et qui fait « résonner » chez ce dernier l'émotion qui travaille inconsciemment l'analysant. La perte de présence corporelle inhérente au

confinement m'est apparue comme une atteinte à ce mode fondamental de communication sur lequel s'étaye le travail de symbolisation primaire et secondaire de l'activité de rêverie. Là régnait un « silence blanc », les chiens étaient déchaînés mais muets. La perte de présence corporelle a fait bégayer ma pensée psychanalytique.

Babel au xx^e siècle

De plus, l'expérience sanitaire, émotionnelle et politique de cette épidémie a été partagée, avec plus ou moins de précarité, *par l'ensemble de l'humanité*. Ce fait est peut-être historiquement unique. Avec cette pandémie, en étant informés globalement et en temps réel de son évolution, avec le risque que *chacun* soit personnellement frappé ou soit dangereux pour autrui, nous avons vécu collectivement et simultanément une expérience traumatique d'épidémie mondiale. Nous pourrions dire que la crise du coronavirus a créé, temporairement, une « culture mondiale ». C'est un peu comme si nous avions collectivement vécu le mythe de la Tour de Babel. La survenue de l'épidémie, ce nouveau visage de la Grande Faucheuse, a donné l'illusion d'unir l'humanité dans la prise de mesures sanitaires, dans une solidarité contre la détresse, avant que le déconfinement nous disperse dans nos différences de langues, de cultures et de vulnérabilités. Le malaise dans la culture a suivi la solidarité devant la catastrophe.

Cela signifie qu'en tant que psychanalystes, mais aussi citoyens, nous avons été immergés dans cette culture pandémique et que nous avons partagé son effet potentiellement traumatique avec l'ensemble de la population, et par conséquent avec nos analysants. Les histoires des uns et des autres, des psychanalystes et des analysants, se sont chevauchées, enchevêtrées, superposées. Dans quelle mesure avons-nous vécu une atteinte négativante portée à notre langage partagé d'analyste et d'analysant ? Notre langue partagée serait-elle temporairement *devenue ce qu'elle représente*, à la façon dont une œuvre de Beckett fait vivre la perte de la symbolisation à son lecteur, plutôt que de « représenter » ce que nous vivons ? Aurions-nous vécu ce que Laurence Kahn (2018, p. 181) nomme une « liquidation de la tragédie », c'est-à-dire un effacement temporaire de la conflictualité interne humaine – notre « tragédie » intime – sous l'emprise d'une homogénéisation de masse par l'échange de nos idéaux psychanalytiques avec les idéaux sanitaires de la psychologie de la masse ?

Lorsqu'une réalité historique fait irruption dans notre cabinet de consultation sans nous laisser suffisamment de temps pour la perlaborer (Amati

Sas, 2016), lorsqu'un excès d'informations factuelles envahit le champ transféro-contre-transférentiel, lorsque l'analysant offre à son analyste des récits qui font partie de la vie quotidienne de l'un *et* de l'autre, il est possible que cette situation de bain traumatique dans une « culture partagée » entraîne un retrait défensif de l'analyste qui l'empêche de reconnaître des contenus inconscients significatifs dans le discours apparemment factuel de son analysant. Il est possible qu'il abandonne en quelque sorte celui-ci en entrant tacitement avec lui dans une collusion inconsciente pour ne *pas* analyser ce qui serait analysable; comme pour protéger une identité sociale *commune* de victimes d'un temps de crise partagé; comme pour mieux refouler une tristesse et une colère de l'attaque à son cadre habituel de travail et de vie que représentent les mesures de confinement (Puget, 1982, 1992). C'est ainsi, je pense, qu'une crise comme celle du coronavirus peut nous exposer à une faute non seulement technique, mais aussi éthique: l'abandon de notre patient par l'abandon de notre position psychanalytique.

Les voies longues et les voies courtes d'une clinique traumatique

Comme nombre de mes collègues, j'ai été étonné par l'inventivité de mes patients pour recréer une sorte de « cabinet virtuel ». Dans des conditions de confinement parfois difficiles, avec souvent un conjoint et des enfants à la maison, comment recréer, de leur côté, un cadre analytique privé? Certains le trouvaient dans le parc voisin, ou dans leur voiture. D'autres se retiraient dans une chambre, parfois en s'étendant sur un lit et en posant le téléphone ou l'ordinateur derrière leur tête. Si, pour certains, la distance a semblé rendre le transfert plus intense, plus précis, plus reconnaissable et interprétable, pour d'autres, la distance a été un gouffre dans lequel le processus analytique s'est perdu. Je vous propose donc d'examiner succinctement la clinique d'une interruption d'analyse au moment du déconfinement, puis la clinique d'un mouvement de croissance psychique lors du confinement-déconfinement.

Le confinement comme impasse

M. A. est en analyse à quatre séances par semaine. Il se sent intérieurement mort lorsqu'il est déprimé, et envahi de bouffées de désirs sexuels pour des femmes comme pour des hommes lorsque des défenses maniaques prédominent. Le but inconscient de l'analyse est peut-être proposé dans le rêve suivant: « J'ai un accident de voiture, je sais que je suis mort et je

savais à l'avance que cela devait arriver...» Ses associations évoquent un SDF (une personne « sans domicile fixe ») rencontré sur le chemin de mon cabinet: « chacun le voit, mais personne ne le connaît », dit-il. Je relève que nous avons peut-être à faire connaissance avec ce SDF, et un climat d'accordage se développe entre nous par cette évocation d'une détresse à la recherche d'un sens et d'un refuge. Chemin faisant, le SDF prend la forme de moments d'effondrement proches d'une mort psychique. M. A. se sent devenir « inexistant » lors des interruptions de l'analyse, mais il dénie tout lien entre ce vécu et mes absences.

L'épidémie du coronavirus survient un an et demi après le début de l'analyse. M. A. développe un souci pour moi en me demandant en début de séance: « Comment ça va ? » Je tends à répondre: « Je vais bien, merci; et vous ? », pour prendre acte de la dimension traumatique *actuelle* exprimée dans la concrétude de cette question. Des crises de boulimie deviennent un thème central de l'analyse. M. A. est préoccupé de piller anarchiquement son frigo lors d'accès de « malbouffe ». Sa question « comment ça va ? » semble se charger d'une épaisseur fantasmatique, comme si les séances téléphoniques du confinement éveillaient des angoisses infantiles de sevrage et un fantasme angoissant que son appétit ne me détruise. Ces angoisses de sevrage s'élaborent lorsque M. A. me raconte sa première confrontation à une queue devant un magasin d'alimentation. Il en a été choqué. Il n'a pas supporté l'idée d'attendre et il est parti vers un autre magasin. Il y a découvert une autre queue et certains étals étaient vides, et il a eu une impulsion de rentrer chez lui pour se coucher et se réfugier dans un *fantasizing* sexuel. Mais il a pu résister à cette impulsion et finalement trouver la nourriture dont il avait besoin.

Cette séquence comportementale *nous* a paru capitale dans ce qu'elle révélait d'un dilemme fondamental, avivé par les pertes entraînées par le confinement, le dilemme inhérent à l'articulation des parties non psychotique et psychotique de la personnalité: faire face à la frustration, à l'attente, à la queue, c'est-à-dire à la réalité, et, par un travail de pensée, parvenir finalement à trouver la satisfaction recherchée; *ou* fuir la frustration pour s'enfermer non seulement chez soi mais aussi en soi, dans un *fantasizing* hallucinatoire temporairement plus immédiatement satisfaisant.

Conjointement à cet insight, M. A. commença à parler d'interrompre l'analyse, comme si la partie psychotique de sa personnalité attaquait le mouvement de croissance psychique de la partie non psychotique de sa personnalité. Il imposa une date de fin. Les dernières minutes de la dernière

séance furent à la fois bouleversantes et énigmatiques. M. A. dit que l'une des choses les plus étonnantes qu'il m'ait entendu dire dans cette analyse se rapportait à l'idée de « supporter le manque » : « ça restera pour toujours... », ajouta-t-il. Après un silence, il m'interrogea pour la première fois sur un tableau qui se trouve dans mon cabinet. Il s'agit d'un mètre carré de toile écru sur lequel apparaît le mot « MANQUE ». L'artiste a conceptuellement joué avec l'idée du manque, car la peinture manque sur la surface du tableau. Le mot est peint au dos de la toile et c'est par suffusion de la peinture que le mot apparaît sur son devant. M. A. dit que ce tableau l'a beaucoup impressionné la première fois qu'il l'a vu (bien qu'il n'en ait jamais parlé). Il devient pressant, agressif : « Pour qui vous l'affichez ; pour vous, pour vos patients ? Et qu'est-ce que ça veut dire ? » Il le trouve « étouffant ». Il ajoute : « C'est bizarre, c'est comme si un orthopédiste affichait une jambe coupée face à un patient sans jambe. » M. A. dit que ça le panique de parler de manque, « la même panique que devant la queue du magasin », précise-t-il. L'heure de nous séparer est arrivée. Je dis à M. A. que je lui réserve les séances de la semaine suivante. Il dit qu'il ne viendra pas.

Ce n'est qu'après cette dernière séance que je pris conscience de l'absolue concrétude que le message de mon tableau véhiculait pour une partie – une partie seulement – de la personnalité de mon patient. C'est comme si, dans le registre de l'équation symbolique, ce tableau avait constitué une interprétation sauvage permanente, et aussi littérale qu'un doigt dans une plaie, de la difficulté d'une partie de sa personnalité à *symboliser* un manque, à symboliser un objet en son absence ; un repas, un cabinet, un sein. Dès lors, je fais l'hypothèse que les pertes, les manques et les frustrations inhérents au confinement ont été vécus comme un gouffre que le SDF en M. A. n'a pas supporté à un stade si précoce de l'analyse, comme une source de sentiments d'inexistence, de mort psychique : ce que Bion a nommé un « désastre primitif » (1957b) et Winnicott un « effondrement » (1963). Comme si les manques vécus ensemble, inhérents au confinement, avaient transformé le rêve de début d'analyse – « je sais que je vais mourir » – en névrose actuelle – « Au secours, je meurs ! » –, faute d'un véritable « lieu à soi », « lieu en soi », pour accueillir la détresse. Interrompre l'analyse fut une ultime ligne de défense contre la douleur de la confrontation au manque, par la suppression de l'outil analytique et de sa fonction de lien à la réalité interne et externe.

Je pense que, dans un ultime élan de créativité, la partie *non* psychotique de la personnalité de M. A., celle qui peut « supporter le manque », s'est saisie du tableau comme d'un idéogramme pour tenter de représenter

le désastre dans lequel nous étions plongés, et qui noyait la partie psychotique de sa personnalité : lorsque pour un analysant les mots sont des équations symboliques, la charge métaphorique des paroles d'un analyste est une source de douleur qui, à la façon du « tableau de l'orthopédiste », confronte à l'impossibilité de combler ce qui manque lorsque manque la capacité de représenter l'objet en son absence. Conjointement, je pense que la pensée du « tableau de l'orthopédiste » constituait une ébauche créative de figuration d'un « lieu à soi » pour héberger les SDF en détresse.

Le confinement comme source d'apprentissage par l'expérience

Mme B., elle, est inconsciemment venue à l'analyse pour y revivre un effondrement psychique de son enfance, et cet effondrement a temporairement pris la forme, dans l'analyse, d'une maladie somatique. Les cinq premières années d'analyse à quatre séances par semaine ont mis en évidence la difficulté de Mme B. à me « perdre de vue » lors de nos séparations, à perdre la contenance *par* la vue lors du passage sur le divan. Elle éprouvait alors des sentiments de liquéfaction et de chute sans fin qui apparurent comme une reviviscence de périodes de déréliction vécue durant son enfance et son adolescence, lorsque la vie la sépara à diverses reprises de son pays d'origine et de ses parents.

L'intégration de ces angoisses archaïques de séparation fit le lit d'un abord de la situation œdipienne. Celle-ci est apparue « en creux » dans l'analyse, sous la forme d'une absence, celle du beau-père de Mme B., un beau-père dont elle parlait si peu que je doutais par moments que sa mère se soit remariée. Bien que Mme B. aimât beaucoup son beau-père, c'est un peu comme si une force interne s'opposait à ce qu'elle ouvrît pleinement les yeux sur la force du lien qui unissait sa mère à son beau-père. C'est un peu comme si elle souhaitait inconsciemment se sentir au cœur de la vie de sa mère, une mère aimée, aimante, et très investie dans la garde de ses petits-enfants. Tout comme elle-même se sentait au cœur de la vie de ses enfants, d'une manière qui contribuait à ce que sa vie de couple disparaisse derrière sa vie de famille. Une culpabilité inconsciente paraissait ici être à l'œuvre, la culpabilité inhérente au vœu œdipien originaire de l'enfance de séparer fantasmatiquement les parents pour ne pas avoir à éprouver la solitude de l'exclusion du lien parental.

C'est dans ce contexte que survint la crise du coronavirus. Le confinement nous sépara ; le confinement sépara Mme B. de sa mère qui se confina

avec le beau-père; le confinement contraignit Mme B. à se confiner avec son mari et ses enfants. Certes, Mme B. souffrit de l'absence de sa mère et de découvrir le plaisir que celle-ci trouvait dans son confinement avec son mari. Mais elle ressentit également cette absence comme une libération : elle se sentit enrichie par le vécu de son propre confinement conjugal et familial. Nous découvrons que le confinement confortait la situation œdipienne et favorisait une élaboration maturative de celle-ci; Mme B. commença elle aussi à évoquer une terminaison de l'analyse.

Voici les principales articulations d'une séance de sortie du confinement.

— Elle: J'ai fait un rêve : j'avais rendez-vous chez un médecin, il y avait une odeur désagréable dans le cabinet. Je découvre que celui-ci accueille des sans-abris. J'admire cette attitude, mais je pense que ces gens partout, ce n'est pas très hygiénique. L'odeur, c'était une odeur de crasse. [un silence] Je suis fatiguée, je ne sais pas si je fais bien mon travail. [un silence] Les sans-abris du rêve ne sont pas seulement accueillis pour leur donner un toit, mais aussi pour les aider à se sortir d'affaire. C'est une drôle d'atmosphère.

— Moi: Un mélange de détresse et de solidarité ?

— Elle: Exactement ça. [un silence] Je ressens une surcharge mentale, comme à chaque fin d'année scolaire, mais celle-ci est particulière. À quoi renvoient ces sans-abris ? Ce matin, je suis allée courir et j'ai vu un SDF qui dormait dans un sac de couchage sous un pont. Il n'était plus là durant le confinement. Nous sommes des privilégiés. À quoi ça me renvoie ? De quoi parlions-nous hier ? Ah oui ; les enfants qui grandissent ! Ils sont partis seuls à l'école, ce matin, pour la première fois. Et ils se réjouissent du camp d'été. Le seul regret de mon cadet est de ne pas aller chez sa grand-mère [la mère de Mme B.]. J'ai téléphoné à ma mère, hier ; je l'ai sentie en souci pour la santé de mon beau-père. Il a 75 ans. Nous avons parlé de son souci, du camp de vacances, et ma mère a dit : « C'est bien qu'ils fassent des vacances en dehors des grands-parents ». Je lui ai dit : « Tu leur manques, tu sais ? » Puis je lui ai parlé des frontières qui ouvrent et ma mère a pu me dire que je lui manquais aussi. Le téléphone a duré une heure.

— Moi: C'était précieux.

— Elle: Ça m'a rappelé les téléphones que nous avons avant que j'aie des enfants. Perso, j'aimais beaucoup aller en vacances chez mes grands-parents, même ado. Quel rapport entre mon rêve et ma mère... Je me souviens de mon premier accouchement. Je lui avais envoyé un

message pour lui dire que je partais à la maternité, mais elle n'a pas vu mon message. J'ai passé une journée de contractions sans véritable travail, j'étais épuisée, ils ont décidé d'une provocation. J'étais épuisée, dans une sorte de sac de couchage. J'ai demandé à mon mari d'appeler ma mère. Elle n'avait pas compris que j'accouchais. C'est à l'image de nos rapports : il y a toujours un truc qui est « là et pas là ». C'est difficile de mettre des mots dessus. [un silence] La sage-femme l'a senti et elle m'a demandé comment s'était passé l'accouchement de ma mère. Cette nuit, avec ce rêve, j'ai eu un sentiment bizarre d'étrangeté. [un silence] À une période de ma vie, j'aurais mal vécu la remarque de ma mère, le fait que « c'est bien, des vacances loin des grands-parents ». Je l'aurais pris comme un rejet. Comme si ça me touchait à travers mes enfants.

— Moi : Comme lors de votre accouchement, dans votre sac de couchage, comme une sans-abri ; mais on dirait qu'aujourd'hui, dans votre rêve, les sans-abris ont trouvé un abri, un refuge intérieur.

— Elle : Oui, et en plus on les soigne ! [elle pleure en silence] Tout ça me fatigue. J'ai pu dire à ma mère qu'elle manque à mes enfants, mais c'est difficile de lui dire qu'elle me manque.

— Moi : J'ai l'impression que lors de votre accouchement, vous vous êtes véritablement sentie sans-abri, sans l'abri de votre mère, mais que c'était différent au téléphone, hier, et que votre rêve en témoigne : c'est comme si vous aviez construit en vous un abri intérieur pour les sans-abris, pour celle qui s'est aussi sentie, durant le confinement, sans l'abri des séances.

Et la séance se termine dans un silence que je ressens comme détendu.

Le contraste entre les fonctionnements psychiques de ces deux patients est très marqué. Il est accentué, je pense, par une construction de mes comptes rendus qui mettent en exergue le fonctionnement psychotique (en l'occurrence, maniaco-dépressif) du patient A., et par conséquent qui sous-estime la qualité de son fonctionnement dans le registre de la pensée non psychotique. Et inversement pour la patiente B. J'ai procédé ainsi pour rendre plus sensibles les différences des fonctionnements psychotique et non psychotique.

Voies courtes et voies longues de la pensée : le rôle de l'objet-environnement

À partir de cette clinique, je peux maintenant réunir ces deux cas en un seul : celui de chacun d'entre nous. Pour le dire de façon un peu

provocante, nous sommes tous des *borderline*. Notre personnalité présente une dualité fondamentale, car notre personnalité est intrinsèquement faite d'une partie non psychotique et d'une partie psychotique. L'histoire de cette conception de notre personnalité remonte à Freud et à son article sur le fétichisme, avant que Melanie Klein la développe avec ses notions de positions schizoparanoïde et dépressive. L'œuvre de Bion a particulièrement travaillé cette conception d'un double fonctionnement psychique, psychotique et non psychotique, dans sa théorie de la pensée. Le développement métapsychologique majeur qui apparaît dans son œuvre porte sur le rôle joué par les objets, c'est-à-dire par la relation précoce du nourrisson à ses parents, dans la genèse des parties psychotique et non psychotique de la personnalité, dans la genèse d'une activité de pensée ou dans celle d'une antipensée.

C'est une évidence, le nourrisson ne communique pas verbalement avec ses parents. Il communique avec eux par identifications projectives et introjectives. Il noue par identifications projectives des boucles de pensée avec sa mère qui lui permettent de partager avec elle les expériences émotionnelles brutes et vides de sens qui l'agitent, sa détresse. Une mère réceptive, douée de préoccupation maternelle pour son bébé, accueille ces émotions brutes en elle. Ces émotions la travaillent et résonnent avec tout son univers intérieur, présent et passé. Le contenu de l'identification projective trouve une contenance. Puis la mère restitue à son enfant un sens à ce qu'il vit en modulant la qualité de sa présence en fonction des besoins de son bébé. C'est ainsi que la boucle projective et introjective se boucle en une pensée : ce qui, au départ, était pour le nourrisson une émotion brute lui revient à travers l'écoute et la qualité de la réponse maternelle comme une émotion chargée de sens. En se sentant compris, le bébé intériorise une méthode pour se comprendre et, avec la multiplication de ces expériences, il acquiert une capacité de donner par lui-même du sens à ce qu'il ressent en introjectant dans son moi ce que Bion a nommé une « fonction alpha ». C'est ainsi, dit Bion, que l'amour d'une mère se traduit par une rêverie de la vie émotionnelle de son enfant et qu'elle « rêve » son enfant, nuit et jour ; c'est ainsi, par l'intériorisation de cette rêverie, que l'enfant développe un « lieu à soi » et un « lieu en soi » pour abriter sa détresse fondamentale.

S'il fallait trouver dans ma clinique une illustration de cette rêverie et de l'intériorisation de cette rêverie dans une fonction alpha, nous pourrions penser au « refuge pour les sans-abris » du rêve de Mme B. Nous pourrions voir dans les « sans-abris » d'anciennes expériences émotionnelles brutes,

impensées, en errance, migrantes, des contenus émotionnels à la recherche d'un contenant, et qui l'ont trouvé dans ce que le travail onirique figure comme un « cabinet » prenant soin d'elles comme une mère le ferait de son nourrisson. L'existence de ce refuge psychique pour les émotions, de cette fonction alpha, permet désormais d'espérer que les émotions brutes du patient trouveront des issues vers une activité de pensée organisée par la situation œdipienne plutôt que vers des failles psychosomatiques.

Nous le savons, le processus de rêverie peut échouer. Les tentatives de communication d'un nourrisson peuvent rencontrer non pas un « objet compréhensif », doué de rêverie, mais ce que Bion a décrit comme un « objet obstructif² » pour désigner un objet fermé à la communication par identification projective (Bion, 1957b, p. 102, 1959). Cet objet peut représenter ou bien un parent envié par l'enfant et ressenti comme fermé et envieux, ou bien un parent qui, dans son actualité et sa problématique personnelles, a été ressenti comme fermé à l'émotion que son enfant cherchait à lui communiquer par identification projective. Ce que Green a décrit comme une « mère morte », c'est-à-dire une mère déprimée, peut correspondre à un tel objet. L'objet obstructif n'intègre pas et ne transforme pas les expériences émotionnelles brutes qui sont projetées en lui. En conséquence, il est incorporé comme un objet hostile à tous liens puisqu'il est hostile au lien fondamental par identification projective. Les échecs comme les réussites de la rêverie parentale sont tous deux intériorisés, mais de manières différentes. Nous avons vu que la rêverie est introjectée comme une fonction du Moi propre à trouver du sens à la vie émotionnelle du sujet. Les expériences de rencontres avec des objets obstructifs, dénués de rêverie, ce que je pense avoir été en infligeant à mon patient A. la vue du tableau « MANQUE », c'est-à-dire en sous-estimant sa difficulté à vivre en les symbolisant les émotions suscitées par le confinement-déconfinement, voire par l'ensemble de ce début d'analyse, font revivre un désastre psychique en soufflant sur les braises d'un effondrement infantile. L'objet obstructif n'est pas introjecté dans le moi. Il est incorporé, dit Bion, comme un « Surmoi destructeur de Moi », une forme très précoce de surmoi qui, je cite Bion (1962), « dévore la psyché ».

La partie psychotique de notre personnalité est donc noyautée par un désastre infantile, le fonctionnement psychotique constituant une modalité de cicatrisation de ce désastre, et elle est tyrannisée par un surmoi destructeur de moi et de tous les liens que le moi tente d'établir avec le ça, le surmoi et la réalité. Cette partie de notre personnalité n'est que peu capable de

croissance psychique car elle croit surtout en une activité hallucinatoire qui lui donne l'illusion défensive, mais délirante, de créer par auto-engendrement la réalité qu'elle rencontre. Elle est donc incapable de s'adapter à des changements du cadre analytique – ou à une crise environnementale – à un point tel qu'elle transforme le processus analytique en *acting out* d'attaques du cadre lorsque de tels changements surviennent.

Enfants de la biosphère, exilés de l'Anthropocène

La psychanalyse est experte dans la prise de conscience des conflits psychiques humains inconscients. Mais aujourd'hui le conflit décisif pour notre avenir, et donc pour la psychanalyse, se joue dans l'impensé de notre rapport à notre environnement. La genèse de la pandémie du coronavirus nous l'apprend.

Toutefois, ce n'est pas véritablement une « crise environnementale » qui est entrée dans nos cabinets avec la COVID, car une crise est par définition brève. C'est une ère géologique nouvelle, l'Anthropocène qui frappe à notre porte et interfère avec notre pratique (Bonneuil et Fressoz, 2016; Hamilton, 2017). Nous quittons l'Holocène, cette période géologique de 11 000 ans au climat relativement stable et à la riche biodiversité, qui a vu éclore tant de belles civilisations, pour entrer dans l'Anthropocène, son extinction de masse des espèces et son dérèglement climatique anthropogènes. La perte est incommensurable. Comment allons-nous vivre le manque de la nature dont *nous* sommes issus ?

Nous qui sommes des « enfants de la biosphère » (Magenat, 2019), aussi dépendants d'elle qu'un nourrisson l'est de ses parents, nous nous découvrons orphelins de la nature qui nous a donné la vie et que pourtant nous artificialisons sans fin. Une question se pose, aujourd'hui, à notre génération : allons-nous être ouverts ou fermés à l'émotion suscitée par l'éclatement de la bulle de déni de la crise environnementale ? Serons-nous des objets compréhensifs, sources de pulsion de vie, ou des objets obstructifs, sources de pulsion de mort, pour la « génération Greta Thunberg » ? Comment parviendrons-nous à conserver un « lieu à soi et en soi » pour héberger notre détresse dans un Anthropocène où désormais nous pourrions n'être que des SDF ? Nous ne savions pas que nous étions riches.

Luc Magrenat
magenat@iprolink.ch

Notes

1. Ce « lieu à soi et en soi » fait allusion au livre de Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, dont le titre a été traduit par *Une chambre à soi* lors d'une première édition et par *Un lieu à soi* dans une traduction récente de Marie Darrieussecq. Ce « lieu à soi » représente non seulement une chambre et une aisance financière suffisante pour avoir du temps et de la place pour écrire, en particulier lorsque l'on est une femme du début du 20^e siècle, mais également un « lieu en soi », un espace intérieur de vie émotionnelle et de pensée, ce que Bion désigne comme une fonction alpha.
2. « *Obstructive object* » a été traduit en français par « objet contrariant » dans *Réflexion faite* (Bion, 1967) et par « objet obstruant » dans *Un rayon d'intense obscurité* (Grotstein, 2007, 2016). Je pense qu'il est préférable d'opter pour une traduction plus littérale par « objet obstructif », car celle-ci s'inscrit avec cohérence dans la théorie de l'identification projective tout en étant plus évocatrice de ce que nous vivons dans notre pratique clinique.

Références

- Amati Sas, S. (2016). *Trois concepts pour comprendre José Bleger : symbiose, ambiguïté, cadre*. Paris : L'Harmattan.
- Bion, W. R. (1957a). Différenciation des personnalités psychotique et non psychotique. Dans *Réflexion faite* (p. 51-74). Paris : Presses universitaires de France, 1983.
- Bion, W. R. (1957b). L'arrogance. Dans *Réflexion faite* (p. 97-104). Paris : Presses universitaires de France, 1983.
- Bion, W. R. (1959). Attaque contre la liaison. Dans *Réflexion faite* (p. 105-123). Paris : Presses universitaires de France, 1983.
- Bion, W. R. (1962). *Aux sources de l'expérience*. Paris : Presses universitaires de France, 1979.
- Bion, W. R. (1967). *Réflexion faite*. Paris : Presses universitaires de France.
- Bonneuil, C. et Fressoz, J.-B. (2016). *L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*. Paris : Seuil.
- Callicott, B. (2013). *Thinking like a planet*. Oxford University Press.
- Grotstein, J. S. (2007). *A beam of intense darkness: Wilfred Bion's legacy to psychoanalysis*. Londres : Karnac Books.
- Grotstein, J. S. (2016). *Un rayon d'intense obscurité : ce que Wilfred R. Bion a légué à la psychanalyse*. Paris : Ithaque.
- Hamilton, C. (2017). *Defiant Earth*. Cambridge/Oxford : Polity Books.
- Kahn, L. (2018). *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lowenhaupt Tsing, A. (2015). *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre sur les ruines du capitalisme*. Paris : La Découverte, 2017.
- Lowenhaupt Tsing, A., Swanson, H. A., Gan, E. et Bubandt, N. (dir). (2017). *Arts of Living on a Damaged Planet: Ghosts and Monsters of the Anthropocene*. University of Minnesota Press.
- Magenat, L. (2019). Le propre de l'homme à l'âge de l'Anthropocène : *homo sapiens demens*. Dans *La crise environnementale sur le divan* (p. 145-248), Paris : In Press.
- Morand, S. (2020, 17 mars). La crise du coronavirus est une crise écologique. *Santé et biodiversité*. <http://www.humanite-biodiversite.fr/article/la-crise-du-coronavirus-est-une-crise-ecologique>
- Puget, J. (1982). *Analista y paciente en mundos superpuestos (Analysts and Patients in Overlapping Worlds)*. *Psicoanálisis*, 4, 503-522.

Puget, J. (1992). Belonging and Ethics. *Psychoanalytic Inquiry*, 12 (4), 551-569.

Scarfone, D. et Kristeva, J. (2020, 14 juin). La situation virale et ses résonances psychanalytiques. *International Psychoanalytical Association Webinar*. <https://www.youtube.com/watch?v=R9JqL5B7RxI>

Winnicott, D. W. (1975). La crainte de l'effondrement. Dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (p. 205-216). Paris : Gallimard, 2000.

Woolf, V. (1929). *Un lieu à soi*. Paris : Gallimard, 2020.